

BRILL

Muʿtazilisme et Ašʿarisme àBaġdād
Author(s): Robert Brunschvig
Source: *Arabica*, T. 9, Fasc. 3, Volume Spécial: Publié à L'Occasion du Mille Deux Centième Anniversaire de la Fondation de Bagdād (Oct., 1962), pp. 345-356
Published by: BRILL
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/4055271
Accessed: 21/07/2014 13:58



MU'TAZILISME ET AŠ'ARISME À BAĠDĀD

PAR

ROBERT BRUNSCHVIG

Il apparaît de mieux en mieux, à la lumière des textes publiés et étudiés, que l'histoire des mouvements dogmatiques dans les premiers siècles de l'Islām est à la fois moins confuse qu'une hérésiographie traditionnelle surchargée ne le laissait entendre, et plus complexe dans l'évolution des doctrines et leurs connexions religieuses ou politiques que les vues simplifiantes de naguère ne le suggéraient. Les lignes de force qui s'accusent sont d'un dessin moins rectitiligne qu'une représentation trop schématique ne le supposait. C'est dans ce sens que mu'tazilisme et aš'arisme s'offrent à nous comme des fils conducteurs dans la succession des hommes et des idées, non point comme des étiquettes fixes aux formules stéréotypées.

Dans l'histoire du mu'tazilisme à sa plus belle époque, Baġdād a joué un rôle de premier plan, Baġdād qui était alors à la fleur de son âge, capitale déjà brillante, intellectuelle et commerçante, cosmopolite et agitée. Le mouvement n'est pas né chez elle, mais dans ce chef-lieu de province qu'était Baṣra, elle-même au confluent d'ethnies diverses, de traditions culturelles et genres de vie distincts. Si l'antagonisme Baṣra-Kūfa dans le Bas-'Irāq éclaire bien des aspects de l'intellectualité musulmane nouvellement éclose, l'attraction que Baġdād exercera peu de temps après sa fondation sur les habitants de l'une et de l'autre rend compte au moins partiellement de certains développements qui ont suivi. Baġdād, cœur de l'empire et « nombril du monde », remplira sa fonction centralisatrice, mais qui ne sera point pour autant uniformisante; elle favorisera la confrontation des thèses et des attitudes, à travers leurs affinités et leurs répulsions ; puis elle servira de foyer de diffusion pour les doctrines qui auront subi l'épreuve enrichissante ou édulcorante des influences et des oppositions. Le mu'tazilisme, d'ailleurs, détachant à Baġdād l'une de ses branches maîtresses, avait gardé son tronc enraciné dans la cité de ses origines ; et si, dans son sein, deux tendances sont traditionnellement distinguées sous l'appellation d'école de Baṣra et d'école de Baġdād, cela n'interdit pas de

constater la persistance de contacts étroits entre leurs membres, ni surtout de relever que plusieurs des protagonistes de la première, tels qu'Abū l-Huḏayl al-ʿAllāf et Hišām al-Fuwaṭī, aussi bien que les illustres Naẓẓām et Ǧāḥiẓ, ont fait une partie de leur carrière à Baġdād.

Les choses avaient mal commencé pour les Muʿtazilites dans la capitale. Sous Hārūn al-Rašīd (m. 193), le fondateur de la branche baġdādienne Bišr b. al-Muʿtamir, Baġdādien lui-même qui avait étudié à Baṣra, et son disciple Ṯumāma b. Ašras (m. 213, venu de Baṣra), soupçonnés de rāfiḍisme ou de *zandaqa*, font de la prison ; mais ils en sortent sans trop tarder, et leur fortune croît dans le public et à la cour. Bišr avait dû, dit-on, son élargissement au gros succès remporté au dehors par les vers éloquents qu'il composait dans sa geôle et à l'inquiétude que cette forme de propagande causait aux gouvernants. Ṯumāma, fameux pour la virulence, voire la grossièreté de ses réparties à ses adversaires doctrinaux, acquit la faveur de Hārūn lui-même ; et il jouit ensuite d'un crédit presque sans bornes auprès d'al-Maʾmūn (m. 218). C'est en présence de celui-ci — ainsi le veut l'une des multiples anecdotes le concernant — qu'il aurait réduit au silence le poète Abū l-ʿAtāhiya qui critiquait les partisans du libre arbitre et qui lui demandait par défi, après avoir sorti une main de sa manche : « Qui a déplacé cette main ? ». Réponse de Ṯumāma : « Celui dont la mère a forniqué ». Al-Maʾmūn de se tordre de rire sur son siège, l'autre de se plaindre d'avoir été insulté, et Ṯumāma de répliquer : « Ignorant, tu déplaces ta main et tu demandes qui l'a fait ; si c'est toi, voilà l'opinion que je professe ; si ce n'est pas toi, je ne t'ai pas insulté ». On saisit le ton et la manière de ce genre de discussion.

Qui saura les raisons les plus profondes de l'adhésion officielle d'al-Maʾmūn au muʿtazilisme, et de sa décision de l'ériger en doctrine d'État ? La situation générale du califat ʿabbāside à cette époque, pris entre un ḥanbalisme populaire naissant, le šīʿisme et une *zandaqa* persistante, en rend sans doute compte pour une part, allant de pair avec la prédisposition ancienne du muʿtazilisme à soutenir les droits de ce califat. Mais il est vraisemblable aussi que la forte personnalité de Ṯumāma et son emprise sur ce monarque à l'intellect ouvert, y ont été pour quelque chose, comme ont dû agir sur son esprit les témoignages qui ne pouvaient manquer de lui parvenir sur un commencement de réussite de la propagande muʿtazilite à Baġdād. Cette réussite, bien que limitée, était sensible

en des milieux divers, sous l'effet de l'action que menaient des hommes de valeur, dont les tempéraments n'avaient rien d'uniforme en dépit de leur ralliement à quelques grands principes communs.

Dans les dernières années d'al-Ma'mūn, comme sous ses deux premiers successeurs al-Mu'taṣim (m. 227) et al-Wāṯiq (m. 232), la Cour — à Baġdād puis à Sāmarrā — attire plus d'un représentant de ce mu'tazilisme que patronne le califat. Le monde des courtisans et celui des lettrés mu'tazilites de la capitale s'entremêlent, sans se confondre entièrement. Bišr b. al-Mu'tamir, peut-être alors déjà décédé, avait donné l'impulsion, non seulement théologico-philosophique, mais également littéraire : le *Bayān* d'al-Ǧāḥiẓ s'en est fait l'écho. Mais voici, associées à la politique califienne, deux personnalités de premier plan, chacune dans son secteur : Aḥmad b. Abī Du'ād et al-Ǧāḥiẓ. Ibn Abī Du'ād (m. fin 239), venu lui aussi de Baṣra, fut le grand-cadi mu'tazilite, très puissant, poète et mécène, dédicataire du *Bayān*, dont le nom demeure lié à la persécution des non-conformistes, de ces Sunnites qui s'obstinèrent à nier la création du Coran et le libre arbitre de l'homme. D'al-Ǧāḥiẓ, il est à peine besoin de souligner l'exceptionnel mérite littéraire ; nous commençons à savoir aujourd'hui avec plus de précision comment ses travaux sur la question sempiternellement débattue de l'imāmat apportaient un soutien idéologique à la cause 'abbāside. Le sentiment, aristocratique si l'on veut, de faire partie d'une élite intellectuelle s'accompagnait volontiers, chez certains de ces Mu'tazilites, d'un dédain affiché à l'égard du peuple inculte. L'un de ces récits qui mettent en scène Ṯumāma nous le donne exprimant à al-Ma'mūn tout son mépris pour l'opinion de la *'āmma*, dont le souverain était invité à tenir compte en matière politico-religieuse (projet de maudire en chaire Mu'āwiya) par son conseiller Yaḥyā b. Akṯam. Ṯumāma raconte, à l'appui de son sentiment, qu'il a vu un jour dans la rue un individu aux yeux malades vendre à des badauds assemblés un remède contre les ophtalmies ; il lui demanda pourquoi il n'en usait pas lui-même ; le charlatan le prit de haut: depuis vingt ans, dit-il, qu'il se tenait au même endroit, il n'avait jamais vu passant plus ignare ; et il expliqua : « Sais-tu où mon œil est devenu malade ? C'est en Égypte ; un œil qui a pris la maladie en Égypte, comment un remède lui serait-il utile à Baġdād ? ». La foule approuva chaleureusement.

Cependant, d'autres Mu'tazilites se plaisaient moins à frayer à la cour ou avec les grands. Ils menaient une existence ascétique,

et ils recherchaient le contact des humbles, de la masse populaire à la fois influente et dédaignée. Abū Mūsā al-Murdār (m. vers 226), surnommé « le moine muʿtazilite », impressionna beaucoup de monde par sa rigueur morale, son détachement des contingences d'ici-bas, et ses sermons sur la justice de Dieu. Ses deux disciples Ǧaʿfar b. Mubaššir (m. 234) et Ǧaʿfar b. Ḥarb (m. 236) ont pratiqué de même le renoncement ; et l'on citait en exemple « la science et l'ascétisme des deux Ǧaʿfar » tout comme on avait l'habitude d'associer « les deux ʿUmar ». Caractéristiques de cette tendance à fuir les charges administratives ou la vie de cour, en contraste avec l'attitude d'Ibn Abī Du'ād, sont précisément les réactions qu'on nous rapporte d'eux aux tentatives opérées par celui-ci pour les engager dans la voie des honneurs. Ǧaʿfar b. Mubaššir, dont il aurait forcé la porte pour le décider à accepter la fonction de cadi, l'aurait menacé de son épée ; et cela pourrait n'être qu'un cas banal de refus de cette fonction dont nous avons d'autres exemples de la part d'ulémas scrupuleux, s'il n'était avoué par Ibn Abī Du'ād à al-Wāṯiq qu'il ne trouvait pas de Muʿtazilite qui acceptât d'être nommé cadi. Un autre incident nous montre Ibn Abī Du'ād effrayé du comportement plus que réticent de Ǧaʿfar b. Ḥarb à la cour d'al-Wāṯiq où il l'avait introduit, essayant en vain de l'amadouer et de l'y faire revenir. Ce Ǧaʿfar b. Ḥarb, prenant de l'âge, se dépouilla de tous ses biens, hérités de son père, parce que ce dernier avait été fonctionnaire du gouvernement; et il se mit à écrire d'une manière aussi accessible que possible au commun des mortels, nous dirions : à vulgariser son enseignement. Il avait fait d'un jeune tailleur pauvre, dont il entretint la famille durant ses études, son principal disciple : Muḥammad al-Iskāfī (m. 240).

Rien de tout cela, en fin de compte, ne valut au mouvement un succès définitif, ni même seulement un succès durable. Le manque d'unité de la doctrine, sa présentation rationalisante ou ratiocinante, son caractère souvent abstrus, ont dû rebuter bien des esprits, le dogme de la création du Coran (le Verbe de Dieu) heurter bien des consciences. Plus encore, certaines sévérités consistant notamment à taxer d'irréligion nombre de Musulmans, et la part prise, en collusion avec le pouvoir central, à une persécution qui atteignait des hommes de religion respectés, ont sûrement contribué au mécontentement de la masse, provoqué son hostilité. Ils pouvaient, de surcroît, déplaire à beaucoup de croyants intransigeants par la façon même dont ils prétendaient lutter contre les non-Musulmans en

s'abaissant à discuter sur pied d'égalité avec eux : al-Naẓẓām soutient avec un Juif une controverse orale sur l'abrogation de la Loi ; Ǧaʿfar b. Ḥarb rend visite à un « dualiste » pour reprendre avec lui une discussion commencée entre cet Infidèle et Abū l-Huḏayl en présence d'al-Ma'mūn.

Les Sunnites, on le sait, n'allaient pas tarder longtemps à réagir. Les Ḥanafites semblent avoir été les plus accommodants : ils fournissaient des cadis au régime, et, parmi leurs grands noms, Ibn Samāʿa, déjà vieux, passe pour avoir approuvé al-Muʿtaṣim de sévir contre Aḥmad b. Ḥanbal ; par la suite, plus d'un Ḥanafite allait subir l'influence muʿtazilite. Les Mālikites, eux, peu nombreux à Baġdād, approuvaient l'opposition menée principalement par des éléments populaires que le ḥanbalisme travaillait. L'agitation, qui se manifeste vers la fin du règne d'al-Wāṯiq, porta ses fruits à partir de 234, peu de temps après l'avènement de son successeur al-Mutawakkil : le sunnisme officiellement restauré allait à son tour brimer le muʿtazilisme, mais non point l'empêcher de survivre, à Baġdād et ailleurs.

Ce muʿtazilisme baġdādien à son apogée, que nous venons d'évoquer, a-t-il des caractères propres sur le plan doctrinal ? Peut-on parler à son sujet d'une originalité baġdādienne ? Il paraît à la fois aisé et difficile de répondre. Qu'il existe une « école de Baġdād » en face de celle de Baṣra dont elle est dérivée, c'est une notion familière anciennement à tous, et qu'il n'y a pas lieu en principe de contester. La dissociation a pris parfois des formes individuelles assez brutales : un Ǧaʿfar b. Ḥarb a écrit contre son ancien maître de Baṣra un *Kitāb Tawbīḫ Abī l-Huḏayl*, au titre parlant. L'hérésiographie sunnite a aimé souligner le grand nombre de solutions qui diffèrent d'une de ces deux écoles à l'autre et pour lesquelles on se traitait mutuellement de « mécréants » ; nous y verrions peut-être une exagération malveillante si le Muʿtazilite un peu tardif Abū Rašīd al-Nīsābūrī (m. 460) n'avait rédigé précisément tout un ouvrage sur les *Masā'il fī l-ḫilāf bayn al-Baṣriyyīn wa-l-Baġdādiyyīn*. Mais entre les Muʿtazilites de Baġdād eux-mêmes les divergences sont si marquées que souvent elles sautent aux yeux plus qu'une unité de doctrine ou de tendance. Sans doute ne faut-il pas toujours considérer comme de véritables « sectes » franchement opposées et concurrentes les groupes qui se rattachaient de préférence à tel ou tel maître et que désignait le nom de ce dernier ; mais la multiplicité de ces groupes et la disparité de leurs conceptions

semblent indéniables, comme la relative indépendance d'esprit de tel chef de file, Ǧaʿfar b. Mubaššir par exemple, dont la pensée juridique tranchante, assez curieusement proche du ẓāhirisme, n'a pas réussi à doter alors le muʿtazilisme d'un prolongement valable dans le domaine du droit.

Et cependant ces Muʿtazilites baġdādiens prenaient garde à ne pas laisser dépasser certaines limites, dussent-ils recourir aux mesures les plus énergiques pour cela. Ils n'hésitaient pas à combattre ouvertement certaines thèses, jugées risquées, de leurs propres compagnons ; ils n'ont pas reconnu comme l'un des leurs, contrairement aux allégations de leurs adversaires, un Bišr al-Marīsī, malgré l'identité de quelques positions de base ; ils sont allés jusqu'à faire condamner à mort par le cadi Ibn Abī Du'ād, et exécuter, le Muʿtazilite Aḥmad b. Ḥā'iṭ (ou Ḥābiṭ ?), que ses interprétations coraniques aventureuses faisaient accuser de trahir l'Islām. De plus, dans le sens d'un minimum de concordance doctrinale entre eux, et de nouveauté par rapport aux Baṣriens, il semble bien qu'il faille leur attribuer l'invention ou l'approfondissement de plusieurs idées, relatives notamment à la « grâce » (*luṭf*) de Dieu, à l'obligation pour lui de faire « le mieux » (*al-aṣlaḥ*), à la « génération » (*tawallud*) des actes de l'homme, à l'« atome » (*ǧawhar*) constitutif de la matière, à la « mécréance » (*kufr*). Ils passent aussi pour s'être montrés, dans la théorie de l'imāmat, plus favorables que les Baṣriens à ʿAlī, encore qu'avec une notable modération : indication à retenir, dans la mesure surtout où cet infléchissement annonce une évolution ultérieure bien affirmée.

Sous le règne « réactionnaire » d'al-Mutawakkil, al-Ǧāḥiẓ, Muʿtazilite notoire, servit néanmoins la politique califienne en composant à point nommé son *Radd ʿalā l-Naṣārā* ; mais, retiré dans sa ville natale, il devait y mourir à un âge avancé au début de 255. À Baġdād, le muʿtazilisme, bien qu'officiellement et populairement désavoué et contrecarré, poursuivait sa carrière avec une fortune changeante, dans des milieux très intellectuels, mais sans doute numériquement assez restreints. De la fin du IIIe siècle est Abū l-Ḥusayn al-Ḫayyāṭ, dont le *Kitāb al-Intiṣār* fort heureusement nous apporte une documentation de premier ordre, faussée peut-être quelque peu par le souci d'apologie qui avait incité à rédiger l'ouvrage en réplique au *Kitāb Faḍīḥat al-muʿtazila* de l'ex-Muʿtazilite Ibn al-Rāwandī. Son élève Abū l-Qāsim al-Balḫī al-Kaʿbī (m. 319), après avoir longtemps exercé à Baġdād, alla propager au Ḫurāsān

l'Islām tel qu'il le comprenait. L'« école de Baġdād » avait alors pour chef Abū Bakr al-Iḫšīd (m. 320), adversaire décidé des Baṣriens.

Pourtant, c'est de Baṣra encore que devaient venir de nouvelles lumières, une nouvelle orientation. Le fameux cadi 'Abd al-Ǧabbār (m. très âgé en 415), dont la somme théologique représente l'effort de synthèse mu'tazilite le plus important de cette phase déjà avancée, avait étudié à Baṣra avant d'enseigner pendant quelque temps à Baġdād, qu'il quitta de bonne heure pour Rayy. Son élève Abū l-Ḥusayn al-Baṣrī, dont le nom dit bien l'origine, vécut à Baġdād, et y mourut en 436, laissant des traités fameux d'*uṣūl al-fiqh*. Le šāfi'isme du premier et de plusieurs des Mu'tazilites de la même période prouve que la doctrine s'accommodait désormais de systèmes sunnites, du moins pour ce qui est du fiqh ; Abū l-Ḥusayn, de son côté, s'avère si éclectique que les Sunnites n'ont pas eu grand mal à se servir ensuite de ses ouvrages pour leurs propres besoins. La même année que lui décédait à Baġdād un Mu'tazilite d'une autre tendance, imāmienne celle-là, le Šarīf al-Murtaḍā, qui avait composé le *Nahǧ al-Balāġa* pour la plus grande gloire de 'Alī : n'est-ce pas d'ailleurs le šī'isme, sous sa forme zaydite principalement, qui allait le mieux perpétuer le mu'tazilisme dans le monde musulman ? Deux cents ans plus tard, ayant franchi non sans dommage bien des obstacles, le mu'tazilisme baġdādien évanescent clora sa longue et obstinée histoire sur le nom d'Ibn Abī l-Ḥadīd, commentateur précisément du *Nahǧ*, haut fonctionnaire califien, mort dans la capitale en 655, à la veille de la prise et du sac de la ville par les Mongols.

* * *

C'est un fait bien remarquable qu'il faille encore, à propos des commencements de l'aš'arisme, associer le nom de Baṣra à celui de Baġdād. L'éponyme du mouvement, Abū l-Ḥasan al-Aš'arī, qui s'est fixé à Baġdād avant d'y mourir en 324, le principal de ses disciples qui ait enseigné à Baġdād Abū 'Abd Allāh b. Muǧāhid, et l'illustre élève de celui-ci Abū Bakr al-Bāqillānī, dont l'activité se situe surtout à Baġdād où il est mort en 403, tous trois étaient natifs de Baṣra. C'est à Baṣra qu'al-Aš'arī, descendant d'un des *Ṣaḥāba* les plus connus, avait fait ses études auprès du maître en mu'tazilisme Abū 'Alī al-Ǧubbā'ī, et qu'il abandonna cette doctrine vers l'an 300 pour se rallier au sunnisme et en défendre âprement les thèses contre ses anciens compagnons : « conversion »,

dont le récit habituel se colore d'anecdotes peu véridiques, mais dont la réalité, quant au fond des choses, peut continuer à s'admettre raisonnablement.

De quelque façon que l'on envisage, sur un plan historique, la part prise effectivement par al-Aš'arī à la constitution d'un *kalām* sunnite en face du *kalām* mu'tazilite, et le processus du passage oppositionnel de l'un à l'autre (y compris les incidences sur ses rapports personnels fluctuants avec les Ḥanbalites), sa pensée, telle qu'elle s'exprime avec vigueur dans son *Kitāb al-Luma'*, tente de justifier les dogmes sunnites et de détruire les positions mu'tazilites par le raisonnement. Son rôle exact ne pourra être élucidé qu'en regard de celui, mal connu de nos jours, qu'a eu à la même époque, à peu près dans le même sens, Abū Manṣūr al-Māturīdī, mort en 333 à Samarqand. Mais, de toute manière, l'aš'arisme, comme le reconnaissent ses propagandistes classiques, n'a trouvé son premier épanouissement doctrinal et sa première diffusion véritable qu'au temps et principalement sous l'impulsion du cadi al-Bāqillānī, qui avait réussi à être bien vu des autorités gouvernementales (il fut chargé d'une mission à la cour de Byzance) et de Ḥanbalites influents. Au premier rang de ses œuvres éditées, à côté de son classique *I'ǧāz al-Qur'ān*, le *Kitāb al-Tamhīd* témoigne d'un progrès notable vers une argumentation logique mieux étayée, vers une discussion plus technique et mieux ordonnée que sous la plume d'al-Aš'arī. Dans la région de Nīšāpūr, deux de ses camarades d'études les plus zélés répandaient avec succès l'aš'arisme : Ibn Fūrak (m. 406) et Abū Isḥāq al-Isfarā'inī (m. 418).

Al-Aš'arī était de l'école d'al-Šāfi'ī. Mais, du moins à Baġdād durant les deux ou trois premières générations, ce point ne paraît pas avoir spécialement joué. Il convient au contraire de souligner, en lui attachant l'importance qu'on ne semble pas lui avoir accordée jusqu'à maintenant, l'appartenance *mālikite* d'Ibn Muǧāhid ci-dessus nommé, d'al-Bāqillānī lui-même, et de son disciple le cadi bien connu 'Abd al-Wahhāb b. Naṣr (m. 422). Le groupe des savants mālikites de Baġdād, numériquement faible, a produit — que ce soit ici l'occasion de le rappeler — plusieurs juristes de valeur, qui comptent dans l'histoire du *maḏhab*. Abū 'Abd Allāh b. Muǧāhid était spécialiste d'*uṣūl al-fiqh*, convaincu au surplus de l'utilité, pour bien pénétrer les méthodes et les règles d'application de la Loi religieuse, de saisir ses fondements théologiques ; il aimait réciter ces vers magnifiant le *kalām* :

[*ḫafīf*] أيّها المغتدى ليطلب علماً ، كلّ علم عبد لعلم الكلام *
تطلب الفقه كى تصحّح حكماً ، ثمّ أغفلت منزل الأحلام *

L'aš'arisme du cadi 'Abd al-Wahhāb, versé surtout dans le *fiqh* et les controverses d'*iḫtilāf*, et qui nous a laissé plusieurs ouvrages, est à coup sûr beaucoup plus discret ; il n'existe pas néammoins de forte raison de le mettre en doute. Et puisque Baġdād est le motif central de ces quelques pages, prenons intérêt à nous remémorer la figure de ce Mālikite, dernier grand représentant de la branche baġdādienne de son école, qui a dû s'exiler pour avoir offensé l'honneur šāfi'ite, et aller mourir en Égypte, étape vers l'Espagne mālikite où il voulait se réfugier. Il a exhalé poétiquement sa peine d'avoir été contraint de quitter sa chère Baġdād, où on lui faisait la vie dure moralement et matériellement ; il s'y sentait, pour finir, « comme un exemplaire du Coran dans la demeure d'un *zindīq* » :

[*ṭawīl*] سلام على بغداد فى كلّ موطن ، وحقّ لها منّى سلام مضاعف *
فوالله ما فارقتها عن قلًا لها ، وإنّى بشطّى جانبيها لعارف *
ولكنّها ضاقت علىّ بأسرها ، ولم تكن الأرزاق فيها تساعف * . . .
[*basīṭ*] بغداد دار لأهل المال واسعة ، وللصعاليك دار الضنك والضيق *
أصبحتُ فيهم مضاعاً بين أظهرهم ، كأنّنى مصحف فى بيت زنديق *

C'est assurément en raison du mālikisme d'Ibn Muǧāhid et d'al-Bāqillānī que l'aš'arisme a de bonne heure touché des milieux mālikites occidentaux, notamment tunisiens. Des liens étaient tissés entre ces maîtres de Baġdād et ceux du Maġrib, soit par correspondance — ce fut le cas entre Ibn Muǧāhid et Ibn Abī Zayd al-Qayrawānī (m. 386) —, soit par des contacts directs : missions par exemple en Occident, ou propagande à la Mekke auprès des pèlerins occidentaux, d'élèves d'al-Bāqillānī, — venue d'Abū 'Imrān al-Fāsī en 399 à Baġdād où il suivit les cours de ce grand maître avant de retourner se fixer à Kairouan. Après le cadi 'Abd al-Wahhāb, on signale encore à Baġdād parmi les Aš'arites un Mālikite, bien attardé en ces parages, Abū l-Faḍl b. 'Amrūs al-Bazzāz (m. début 452), qui faisait office de mufti.

Les adeptes ḥanafites étaient, à cette heure, l'exception : chez

beaucoup de gens de ce rite les affinités mu'tazilites étaient sensibles encore et le demeureront, comme ce sera le cas par exemple du grand philologue et commentateur du Coran Abū l-Qāsim al-Zamaḫšarī (m. 538), honoré lors de sa traversée de Baġdād en direction de la Mekke par le Šarīf Ibn al-Šağarī, poète très estimé ; pour d'autres tenants de ce *madhab*, surtout en Transoxiane, l'enseignement d'al-Māturīdī, lui-même ḥanafite, avait de l'attrait. C'est pourquoi il convient de mettre en relief le ḥanafisme de l'un des plus fidèles disciples d'al-Bāqillānī, Abū Ǧa'far al-Simnānī. Mort âgé cadi de Mossoul en 444, il nous a laissé un *Bayān 'an uṣūl al-īmān*, qu'il sera bon pour les islamisants de mieux connaître s'ils veulent suivre dans le détail la floraison de la pensée aš'arite dans les œuvres de ses représentants qualifiés.

En vérité, c'est désormais hors de Baġdād, hors du 'Irāq, que cette pensée se développe et se classicise, qu'elle se décante, se nuance, s'approfondit, s'enrichissant au besoin à dose homéopathique de quelques dépouilles ennemies. Cela s'opère principalement en territoire iranien, en liaison le plus souvent, pour ne pas dire en symbiose, avec le šāfi'isme qui s'y implantait sérieusement. Abū Manṣūr 'Abd al-Qāhir al-Baġdādī, amené jeune à Nīšāpūr pour y faire ses études, y a vécu, et il est mort à Isfarā'īn en 429. Plusieurs des grands Aš'arites Šāfi'ites du Ve siècle, venus de l'Est, ont fait des séjours à Baġdād dans des conditions plus ou moins heureuses ; ils n'ont pas réussi à y faire triompher leur doctrine ni à s'y substituer, comme porte-parole d'un sunnisme qui dans l'ensemble l'emportait de plus en plus, au ḥanbalisme solidement ancré. Tandis qu'au siècle précédent, le conflit aigu entre Sunnites et Šī'ites est la toile de fond de la plupart des événements baġdādiens, il s'y surajoute au Ve siècle les heurts qui se multiplient, malgré des périodes d'accalmie et des instants de bonne entente, entre rites sunnites rivaux, dans la mesure principalement où, à la faveur de l'enseignement šāfi'ite, l'aš'arisme essaya de se diffuser.

Peu avant le milieu du siècle sont passés par Baġdād en réfugiés politiques, avec l'assentiment du calife al-Qā'im, les Šāfi'ites notoires Abū l-Qāsim al-Qušayrī (m. 465), Aš'arite déclaré, connu surtout pour son œuvre mystique, et Abū l-Ma'ālī al-Ǧuwaynī (m. 478), auquel l'aš'arisme est redevable, dans sa théorie comme dans son expansion, de progrès importants. Leur passage, marqué par des conversations ou des controverses avec les savants de la ville et de la région, a-t-il eu un effet durable ? Il se peut que, par

leur présence et par leur action, ils aient contribué à renforcer le noyau aš'arite, et notamment à orienter plus résolument vers leur doctrine les sympathies des Šāfi'ites locaux, que le mu'tazilisme, nous l'avons vu, ne rebutait pas toujours, en somme à préparer les voies à l'offensive qui s'accentuera un peu plus tard.

La fondation en 459 de la Madrasa Niẓāmiyya de Baġdād, consacrée au rite šāfi'ite, par le puissant vizir Niẓām al-mulk, sous les Salǧūqides, ne sera certes pas d'emblée une manifestation pro-aš'arite ; mais il serait difficile de nier qu'elle ait en fait, sinon en intention première, offert un terrain favorable à la propagande dans cette voie. Que l'un de ses professeurs les plus illustres du début, Abū Isḥāq al-Šīrāzī (m. 476), juriste éminent, n'ait pas lui-même enseigné le *kalām* ne contredit pas à sa sympathie plus que probable pour l'aš'arisme ; et il semble correct d'en dire autant du polygraphe šāfi'ite, historien de la capitale, ex-Ḥanbalite devenu hostile au ḥanbalisme, al-Ḫaṭīb al-Baġdādī (m. 463). L'enseignement, même limité officiellement au *fiqh*, peut déborder par des allusions et des commentaires sur des notions d'ordre théologique ; et des séances publiques comme en tenaient les docteurs en place ou encore des ulémas étrangers, fournissaient le moyen d'une propagande plus large et plus franchement avouée. En 469, des troubles graves ont éclaté, provoqués par les pointes qu'avait lancées contre le ḥanbalisme un de ces visiteurs propagandistes, Abū Naṣr al-Qušayrī (m. 514), fils et disciple du mystique Abū l-Qāsim al-Qušayrī ci-dessus nommé. En 475, en sens contraire, une agitation se produisit à la suite des propos désobligeants tenus en chaire sur l'aš'arisme par ce type curieux de Ḥanbalite, accusé précédemment de complaisances mu'tazilites, que fut Abū l-Wafā' b. 'Aqīl (m. 513).

C'est quelques années seulement après ces incidents qu'Abū Ḥāmid al-Ġazālī, Iranien de naissance, élève d'al-Ǧuwaynī, fut envoyé pour professer le *fiqh* šāfi'ite à la Niẓāmiyya de Baġdād. Il y demeura de 484 à 488. De 488 datent ses deux livres fameux dirigés l'un contre les philosophes (*Tahāfut al-Falāsifa*), l'autre contre les Bāṭinites (*al-Mustaẓhirī*). Son exposé commode de la doctrine aš'arite, clair et sans passion, *al-Iqtiṣād wa-l-i'tiqād*, a peut-être été rédigé à Baġdād à la même époque, ou peu après son départ. Mais son adhésion au *kalām* était chose fragile et mal assurée ; et, quelles qu'aient été les péripéties réelles de sa fameuse crise de conscience, contées par lui à sa façon, son aš'arisme incertain ne peut avoir donné un grand essor à la doctrine à Baġdād. Plus

tard, cette sorte de syncrétisme qu'il a opéré après d'autres, mais plus harmonieusement réussi que ses prédécesseurs, dans son *Iḥyā'* et dans des ouvrages moindres, préserve une ligne aš'arite qui, pour ne pas être toujours de stricte obédience, n'en a que mieux facilité, en dépit de certaines résistances, une vaste adoption de ses idées maîtresses dans le monde de l'Islām. Vers le temps de sa mort, survenue à Ṭūs sa ville natale en 505, l'aš'arisme baġdādien, aidé directement ou indirectement par la remontée sunnite, existait honorablement, quoique sans éclat. Depuis le Sud du Maroc, Muḥammad b. Tūmart, le futur Mahdi almohade, était venu à Baġdād vers 502 poursuivre des études où manifestement l'aš'arisme a eu sa part ; un Kairouanais, Abū 'Ubayd Allāh b. Abī Bakr al-Tamīmī, surnommé Abū Kudya, qui avait pratiqué le *kalām* à la Niẓāmiyya de Baġdād, demeura dans cette ville, où il mourut vers la fin de 512, et il fut inhumé dans le mausolée d'al-Aš'arī. De plus de portée sans doute a été le séjour que fit à Baġdād, au retour du Pèlerinage, de 510 à 513, l'illustre Aš'arite ḫurāsānien Abū l-Faḍl al-Šahrastānī, dont les tendances assez nettement philosophiques inquiétaient certains de ses admirateurs : son ami As'ad al-Mīhanī, professeur en titre à la Niẓāmiyya, l'avait invité à y faire des prédications, et l'on nous assure que celles-ci touchaient le cœur des gens de la *'āmma*. Al-Šahrastānī, plutôt que de s'installer définitivement à Baġdād, préféra regagner sa ville natale en Ḫurāsān ; il y est mort âgé en 548.

La capitale 'abbāside, sans rejeter toutefois l'aš'arisme, ne l'avait pas véritablement adopté. Elle ne produira, ni n'accueillera à demeure avant sa chute, aucun de ces Aš'arites qui œuvreront le plus au VI[e] siècle pour faire accepter la doctrine par le plus grand nombre possible de Sunnites. Abū l-Qāsim b. 'Asākir, par exemple, ce Damasquin grand voyageur (m. 571) qui a bataillé dans son *Tabyīn kaḏib al-muftarī* pour défendre et justifier historiquement l'aš'arisme aux yeux de l'orthodoxie, n'est resté à Baġdād que de 520 à 525, dans ses années de jeunesse, pour y étudier ; la cité califienne n'est pas devenue sa seconde patrie. C'est à Damas, c'est dans l'Iran, dans la Transoxiane, et jusqu'à Hérat, qu'il faudra chercher les centres les plus actifs de l'aš'arisme, tant pour l'acharnement et l'efficacité de la propagande que pour la mise au point renouvelée des thèmes et de leur présentation.